

ALICE WALKER

CONJURER LE SILENCE

RWANDA, CONGO,
ISRAËL-PALESTINE : UNE FEMME POÈTE
CONFRONTÉE À « L'INNOMMABLE »

Traduction : Séverine Weiss



Rue de l'échiquier

*Trois choses ne peuvent rester longtemps cachées :
le soleil, la lune et la vérité.*

Bouddha

1. IL Y A TROIS ANS

Il y a trois ans, je suis allée au Rwanda et au Congo oriental. À Kigali, j'ai rendu hommage aux centaines de milliers de nourrissons, de tout-petits, d'enfants, d'adolescents, de fiancés, d'époux, de femmes et d'hommes, de grands-pères et de grands-mères, de frères et de sœurs qui, quels que soient les traits de leur visage, quelle que soit la taille de leur corps, ont été coupés en morceaux, et parfois même hachés menu, par des étrangers en armes, ou par leurs voisins, ou encore par des connaissances ou des « amis ». Ces corps et morceaux de corps ont été enterrés avec soin et reposent désormais dans des fosses communes. Il y a quinze ans, ces fosses étaient bordées de jeunes pousses, qui aujourd'hui grimpent avec vigueur et s'épanouissent au-dessus de

treillages métalliques, les recouvrant de fleurs. Dans le musée adjacent sont exposées des photographies des massacrés : leurs sourires confiants, leurs regards malicieux et réconfortants ne me quitteront jamais. On trouve aussi, dans ce musée, un résumé de l'histoire du Rwanda. Il raconte ces longs siècles pendant lesquels Tutsi et Hutu cohabitèrent, se marièrent, élevèrent en commun les fruits de leurs unions, jusqu'à l'arrivée des Belges, au cours du XIX^e siècle. Les colons belges décrétèrent, en mesurant la taille de leurs crânes, que les Tutsi étaient plus intelligents que les Hutu, plus proches des Européens, et de ce fait octroyèrent aux Hutu un statut inférieur. (Avant d'être colonisé par les Belges, ce territoire avait été envahi par les Allemands.) Quand les colons belges retournèrent en Europe, plus de cent ans après — et alors que chaque groupe avait vécu de profonds changements —, ils laissèrent les Hutu sous tutelle. La haine engendrée par cette décision diabolique au sein de deux peuples autrefois frères contamina les générations suivantes ; jusqu'à la tragique et mortelle purulence du génocide.

J'avais fait des recherches quand j'étais étudiante, et rédigé une sorte de thèse sur le Congo « belge », où le roi Léopold de Belgique avait décidé que l'on devait couper les mains des Africains réduits en esclavage, s'ils ne voulaient ou ne pouvaient récolter leur quota de caoutchouc. On récoltait alors le latex nécessaire à la fabrication de la gomme, celle des pneus de ces voitures nouvellement inventées que tout le monde, en Amérique comme en Europe, commençait à

convoiter — un engouement qui, à ma connaissance, ne s'est guère propagé jusqu'au royaume du Rwanda. Aux yeux des Belges, comme à ceux des colons allemands qui les avaient précédés, le Rwanda n'était apparemment qu'un territoire « vide », qu'il s'agissait d'exploiter sans se soucier du peuple qui l'occupait. Les autochtones africains n'avaient d'existence, semble-t-il, qu'en tant qu'esclaves.

J'avais quitté l'université depuis plusieurs dizaines d'années déjà quand, découvrant les lieux du tournage de *La Couleur pourpre*, un vieil homme africain — un médecin congolais, engagé comme figurant —, se mit à pleurer la perte de son pays, de son peuple, de sa terre, et me raconta que la société Firestone avait obtenu la concession à perpétuité de millions d'hectares de terrain, en « louant » chaque lopin de terre pour quelques centimes. Le peuple qui vivait là depuis l'aube de l'humanité fut alors forcé de prendre soin de la gigantesque plantation d'hévéas de la Firestone. Je songeai soudain à toutes les voitures que j'avais possédées, à tous les pneus qui leur avaient permis de rouler.

2. JE QUITTAI KIGALI

Après avoir rencontré des survivants, constaté leur courage et leur force d'âme, leur volonté d'aller de l'avant, de surmonter l'indicible tragédie, je quittai Kigali pour me rendre au Congo oriental. Là, je fis la connaissance de femmes que les tueurs de Kigali, pourchassés et forcés de se réfugier au Congo, continuaient de persécuter. Ces femmes avaient été victimes de viols — arme de guerre cruelle entre toutes ; de viols tels qu'il paraissait inexplicable qu'elles n'aient pas, dans leur désespoir, choisi de mettre fin à leurs jours. Le plus souvent, comme elles avaient été souillées, on les chassait de leur village ; leur mari, s'il vivait encore, les rejetait également, leur refusant l'abri de leur propre foyer.

Une femme très belle, qui s'approcha de moi vêtue de blanc et de pourpre, avait été esclave sexuelle, dans la brousse, pendant plus d'un an, contrainte de porter des charges du double de son poids, frappée régulièrement aux yeux pour qu'elle ne puisse discerner ses assaillants, le corps tellement battu que désormais, plus d'un an après, sa faiblesse était encore perceptible tandis qu'elle s'essayait à marcher, animée de ce qui semblait être sa grâce d'autrefois. Nous nous étreignîmes, les yeux pleins de larmes et de joie. Le spectacle de cette résurrection radieuse me réjouit davantage que tout ce à quoi j'avais pu assister au cours de mon existence. Elle avait été violée avec tous les instruments imaginables, y compris manches de machettes et canons de pistolets. Grâce à vous, mes sœurs de Women for Women International¹, me dit-elle, j'ai survécu. Beaucoup d'entre nous ont survécu. Nous ne reviendrons jamais en arrière. Plus jamais nous ne serons esclaves ni bêtes de somme.

Plus de quatre millions de Congolais furent assassinés au cours d'une guerre interminable qui trouve son origine dans la richesse minière du Congo. L'un de ces minerais, le coltan, est utilisé dans la fabrication des téléphones portables. Des millions de familles, détruites, privées d'abri, survivent dans la touffeur et sous la pluie. La guerre continue, poison sans antidote. Les maladies infectieuses se transmettent par contagion. Les armes passent de main en main, se répandent chez les jeunes gens, atteignent les mains des enfants. Je regarde ma sœur congolaise, rencontrée à l'instant, et je me

demande : comment peut-elle sourire ? Mais elle sourit en effet ; parce qu'elle est vivante, parce que le Féminin est vivant.

Le travail de la Mère doit être accompli.

Le travail de la Fille doit être accompli.

C'est là une source de joie. Nous nous séparons en nous enlaçant. Elle va s'employer à monter un petit commerce et attend avec impatience de pouvoir prendre des cours d'informatique.